THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1198



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Potentiation (des...) foudroyer (par la) montagne et la raison (pièces) ... recherches par Desbarreaux

LES POTENTATS FOUDROYÉS PAR LA MONTAGNE ET LA RAISON,

OU

LA DÉPORTATION DES ROIS DE L'EUROPE,

Pièce prophétique & révolutionnaire, en un Acte,

PAR LE CITOYEN DESBARREAUX.

Représentée sur le Théâtre de la Liberté & de l'Égalité, à Toulouse.

BIBLIOTHÈQUE

Nota. J'ai vu dans le Journal des Spectacles que l'Auteur qui a mis ce sujet en scène à Paris, a intitulé sa Pièce *le Jugement dernier des Rois*. J'ai cru devoir ajouter ce titre à mon premier, parce qu'il m'a paru plus piquant : si cependant cela pouvait déplaire à l'Auteur à qui il appartient, je prie les Acteurs des Départemens de ne pas s'en servir, & de laisser le mien tel qu'il est.

Direction du théâtre de la république //

A TOULOUSE,
Chez le Citoyen P. FRANCÉS, Place de la Liberté.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LA DÉESSE DE LA RAISON.	*La Cit. Duverſin.*
JULIE, Françaiſe, reléguée dans l'iſle depuis 15 ans.	*La Cit. Milord.*
EMILE, ſa fille.	*La Cit. Bernard.*
LA MONTAGNE, Lieutenant de vaiſſeau.	*Le Cit. Garnier.*
FRANCŒUR, Sans-Culotte Allemand.	*Le Cit. Jarville.*
RICOR, Maître d'Equipage.	*Le Cit. Deſbarreaux.*
REMAN, Commandant de la Flotte.	*Le Cit. Dumege.*
ZORA, jeune Sauvage.	*Le Cit. Saint-Aubin.*
Pluſieurs Sauvages.	*Muets.*
Pluſieurs Soldats Européens.	
LE GRAND-MAITRE DE MALTHE.	*Le Cit. Tigé.*
LE ROI DE PORTUGAL.	*Le Cit. Valcour.*
LE ROI D'ESPAGNE.	*Le Cit. Dorval.*
LE GRAND INQUISITEUR.	*Le Cit. Beſſe.*
LE ROI D'ANGLETERRE.	*Le Cit. Valville.*
LE ROI DE PRUSSE.	*Le Cit. St.-Vallery.*
LE ROI DE SARDAIGNE.	*Le Cit. Martin.*
LE ROI DE NAPLES.	*Le Cit. Deſormaux.*
L'EMPEREUR.	*Le Cit. Julien.*
LE PAPE.	*Le Cit. Plaiſance.*
LE ROI DE POLOGNE.	*Le Cit. Labarthe.*
L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.	*Le Cit. More.*
LE STATHOUDER.	*Le Cit. Manceau.*

Tous les Rois en Couronne, & le Sceptre à la main.

La Scène eſt dans une Iſle déſerte ; un volcan au milieu du Théâtre, une grotte à la droite des Acteurs, & un rocher chargé d'inſcriptions, à la gauche.

PRÉFACE.

LE ſujet de cette Comédie eſt tiré d'une brochure imprimée à Genève avant la révolution, portant pour titre : *le Rêve d'un Républicain* ; il a été mis en ſcène à Paris ; je n'en ſuis inſtruit que par la voie des journaux. Je ne doute pas que cet ouvrage ne l'emporte ſur celui de Toulouſe ; mais comme les deux Auteurs ont le même but, on ne peut que leur ſavoir gré de chercher à propager les bons principes. Ce n'eſt point une ſpéculation mercantile qui m'a mis la plume à la main ; je déclare que tous les Acteurs de la République peuvent jouer ma pièce ſans m'en payer aucune rétribution. Je vendrai tous les ouvrages purement moraux que je publierai, & je profiterai des bienfaits de la Loi ; mais toutes les pièces révolutionnaires que je pourrai faire, ſont une propriété nationale, & je prie mes concitoyens des autres Départemens, ſi quelques-unes de mes productions

arrivent jusqu'à eux, d'en user sans réserve : trop heureux si je parviens au but que tout bon Républicain doit se proposer d'atteindre, en cherchant à couvrir les Prêtres du ridicule qu'ils méritent, & à imprimer dans l'esprit des peuples l'horreur que les Rois nous doivent inspirer.

L'Auteur s'est départi du droit que la loi lui donne pour les représentations de cet ouvrage, mais l'impression en a été cédée au Citoyen P. FRANCÉS en propriété, ce que personne ne peut lui contester ni contrefaire. A Toulouse, ce 8 Nivose, l'an 2.e de la République Française, une & indivisible.

Signé DESBARREAUX.



LES POTENTATS

FOUDROYÉS

PAR LA MONTAGNE ET LA RAISON,

OU

LA DEPORTATION

DES ROIS DE L'EUROPE.

SCENE PREMIERE.

JULIE, *seule.*

MA fille sommeille encore, gardons-nous de troubler son repos. Elle est sortie de notre grotte au lever de l'aurore, pour aller cueillir sur le rivage les coquillages qui depuis quinze ans sont ma principale nourriture. Fatiguée de sa course, elle s'est rendormie. Occupons-nous, en attendant son réveil, à tracer quelques caractères sur ce rocher stérile, pour apprendre à cet enfant de la nature l'art de fixer la pensée, & transmettre à la postérité l'époque de sa naissance & l'histoire de nos malheurs.

Les Sauvages qui m'avoiſinent viennent à mon école ; ils commencent à parler mon langage ; leurs progrès ſont lents, mais leurs cœurs ſont purs : ils n'ont pas les dehors ſéduiſans de nos Européens, mais au moins ils ſont bons, & ils me prouvent que les hommes ne naiſſent pas méchans.

SCENE II.

JULIE, EMILE.

EMILE.

AH ! te voilà, maman ; je m'étais rendormie ; pourquoi ne m'as-tu pas réveillée pour prendre ma leçon ?

JULIE.

Tu avais beſoin de repos, ma fille, & ta ſanté eſt préférable à ton inſtruction ; tu en ſauras toujours aſſez pour vivre dans un déſert.

EMILE.

Tu crois donc que nous n'en ſortirons jamais ? Tu m'as dit ſi ſouvent qu'il y avait des hommes qui avaient de grandes pirogues, dans leſquelles on allait par-tout, & que peut-être un jour il en aborderait quelques-uns ſur ce rivage qui pourraient changer notre ſort. Aurais-tu perdu l'eſpérance ?

JULIE.

Depuis quinze ans rien n'a paru. Le volcan qui domine cette iſle, effraie les voyageurs ; & il fallait avoir l'ame féroce du miniſtre du tyran qui me ſépara de ton père, pour y faire aborder le vaiſſeau qui m'y tranſporta.

EMILE.

Ce n'eſt pas que je déſire trop vivement de changer de demeure ; car ſi je ne te voyais jamais verſer des lar-

mes, je n'aurais pas de vœux à former. Quand le volcan ne fait pas d'éruption, tout eſt aſſez tranquille dans ce déſert. La mer & les racines que la terre produit, ſuffiſent pour nous nourrir. Le jeune Zora, que tu appelles un Sauvage, & ſes compagnons, nous aident à nous procurer les peaux des bêtes fauves & les écorces d'arbre dont nous avons beſoin pour nous couvrir.

JULIE.

Si des larmes involontaires inondent quelquefois ma paupière, c'eſt ſur toi que je pleure, fille infortunée. Tu eus un père tendre, & tu n'en as plus. Ce ſouvenir déchire l'ame ſenſible de ta mère. Sans les perſécutions d'un miniſtre odieux, ſans la tyrannie d'un roi barbare, tu vivrais dans une ſociété d'hommes qui aurait tes goûts & tes affections; tu ne te trouverais pas reléguée auprès d'un volcan. O ma fille! tu ſurvivras à ta mère. Si jamais quelqu'Européen abordé dans cette iſle, te détermine à abandonner ces déſerts, garde-toi de le ſuivre, à moins qu'il ne promette de te conduire dans un pays où l'on aura les prêtres & les rois en horreur.

EMILE.

Je ne connais ni les rois, ni les prêtres; mais d'après l'idée que tu m'en donnes, je préſume que ce ſont des animaux auſſi féroces que le tigre qu'a terraſſé hier le jeune Zora, de l'autre côté de la montagne.

JULIE.

Dans la ſuite des inſtructions que je me propoſe de te donner, je t'apprendrai ce qu'on entend en Europe par ces deux noms-là. La France ma patrie eſt depuis douze ſiècles en proie à ces fléaux. Quand même elle aurait la vertu de s'en délivrer, rien ne me l'apprendrait dans cette iſle ſauvage; je ſuis réduite à ſouffrir: puiſſé-je au moins être la dernière victime de la tyrannie. Mais la marée monte, la mer groſſit, viens m'aider, ma fille, à rentrer les nattes qui ſèchent ſur le rivage. Nous n'avons que nos bras pour pourvoir à nos beſoins: empêchons les vagues d'engloutir ces meubles groſſiers que la néceſſité m'apprit à former pour notre uſage.

(*Elles ſortent.*)

SCENE III.

FRAN-CŒUR, LA MONTAGNE, & autres Soldats Européens.

LA MONTAGNE.

CAMARADES, prenez garde que les ſauvages ne nous ſurprennent, quoique je n'en aie point apperçu ſur le rivage. Cette iſle paraît habitée ; veillez ſur notre chaloupe. Si le volcan n'eſt pas éteint, voilà l'aſile qui convient aux brigands couronnés que nous ſommes chargés de reléguer dans quelque coin du monde.

FRAN-CŒUR.

Oui, tu as raiſon ; il eſt bien temps de nous défaire de cette cargaiſon empeſtée que nous avons jetée à fond de cale, crainte que leur haleine ne fût contagieuſe.

LA MONTAGNE.

Quelqu'un demeure en ce ſéjour ; tiens, lis : « Pour » avoir réſiſté à l'oppreſſion, j'ai perdu ma liberté : rocher, » tranſmets au temps à venir ma haine pour les rois, & » les maux qu'ils m'ont fait ſouffrir. » La cour avait donc des baſtilles au bout de l'univers. Peuple français, jouis de ton triomphe : tu as briſé tes fers ; viens juſqu'aux terres auſtrales ſucer l'horreur des tyrans, & t'applaudir de ta conquête. Amis, cherchons par-tout, & tâchons de découvrir les veſtiges du malheureux qui a imprimé ces triſtes caractères : peut-être vit-il encore. D'après les rigueurs du ſort qu'il paraît éprouver, quelle joie il va reſſentir de rencontrer des hommes ſans préjugés, & d'apprendre la chute de la tyrannie.

FRAN-CŒUR.

Je crains que cet infortuné n'aie payé le tribut qu'il doit à la nature : cette grotte cependant paraît être

habitée. Visitons avec soin cet asile du malheur, & soulageons, s'il est possible, un homme qui avait l'orgueil d'être libre, & que les rois ont opprimé.

LA MONTAGNE.

Ces ustensiles grossiers, ces restes de coquillages, tout annonce qu'elle est habitée. Emportons en France le malheureux dont elle est la demeure, qu'il vienne respirer l'air pur de la liberté, & enchaînons dans cette grotte les rois de l'Europe que nous devons laisser dans un désert, pour que, n'ayant plus de peuples à dévorer, ils se déchirent entre eux pour prix de leurs forfaits.

FRAN-CŒUR.

J'apperçois quelqu'un qui s'approche.

SCENE IV.

LES MEMES, EMILE.

LA MONTAGNE.

CIEL! c'est une femme. Comment nous faire entendre, & prendre d'elle tous les renseignemens qui nous sont utiles? je crains que notre aspect ne l'effraie, & ne la fasse enfuir.

EMILE, (*à part.*)

Voilà des Sauvages que je ne connais pas: ils sont apparemment de l'autre côté de la montagne. J'ai envie de leur offrir des dattes que je viens de cueillir. (*Haut.*) Tiens, bon Sauvage, rafraîchis-toi.

LA MONTAGNE.

Dieux! c'est une Française.

EMILE.

Tu parles donc comme moi?

LA MONTAGNE.

Etre intéreſſant, qui t'a conduit dans ce déſert ?

EMILE.

J'y ſuis née.

LA MONTAGNE.

Qui t'a donné le jour ?

EMILE.

C'eſt ma mère.

LA MONTAGNE.

Qu'eſt ta mère ?

EMILE.

Ce qu'il y a de plus précieux pour moi dans la nature.

LA MONTAGNE.

Quel eſt ſon nom ?

EMILE.

Julie.

LA MONTAGNE.

Et le tien ?

EMILE.

Emile.

LA MONTAGNE.

Quel eſt ton père ?

EMILE.

Je n'en ai point.

LA MONTAGNE.

De quoi vis-tu ?

EMILE.

Des coquilles que je ramaſſe ſur le rivage, & des fruits que nous pouvons cueillir.

LA MONTAGNE.

Où eſt ta mère !

EMILE.

Elle eſt reſtée ſur le bord de la mer pour voir s'il arrive quelque pirogue ; mais elle attend en vain.

LA MONTAGNE.

Qu'attend-elle ?

EMILE.

Des hommes qui lui donnent des nouvelles de ſon pays : elle a beau regarder, on ne lui envoie perſonne ; il n'y a pourtant que la mer à traverſer. Tu n'étais donc pas encore venu nous voir avec les autres ſauvages à qui ma mère apprend à greffer les arbres, à lire & à labourer ?

SCENE V.

LES MEMES. JULIE.

JULIE.

QUE vois-je ! des Français ! Ah ! qui que vous ſoyez, ayez pitié d'une femme malheureuſe, à qui le déſeſpoir aurait vingt fois arraché la vie, ſi elle n'avait été mère. Mais peut-être venez-vous m'enlever ma fille ; peut-être venez-vous, par ordre du tyran dont vous êtes les ſatellites, me tranſporter encore dans quelque déſert plus aride pour augmenter mon infortune. Mes calamités ſont à leur comble, ne cherchez point à les accroître : laiſſez-moi mourir ſur cette plage, & pleurer ſur le ſort

de l'être intéreſſant & faible qui me doit le jour, en vouant aux dieux infernaux le roi qui vous domine & tous les potentats qui lui reſſemblent.

LA MONTAGNE.

Femme ſenſible, calme-toi; je viens eſſuyer tes larmes, & tarir la ſource de tes maux. Je ne te connais point, mais ton ſort m'intéreſſe. Si je n'étais que l'eſclave d'un roi, je me bornerais à te plaindre, & je t'abandonnerais ſur ces rochers déſerts; mais je ſuis un républicain, tous les malheureux ſont mes frères. Mon premier devoir eſt de leur être utile. Depuis combien d'années es-tu reléguée dans cette iſle ſauvage?

JULIE.

Depuis quinze ans je m'y abreuve de larmes, & j'y élève ma fille.

LA MONTAGNE.

Qui t'y a conduit?

JULIE.

L'ordre d'un monſtre qu'on nomme roi, qui m'a privé de mon époux, & qui ayant trouvé trop doux de me faire arracher la vie, m'a fait jeter dans cette iſle étrangère pour m'y faire ſavourer goutte à goutte le calice du déſeſpoir. Mais n'abuſeras-tu point de ce que je te déclare?... Homme que je crois bon! qui es-tu? ne t'offenſe pas de ma queſtion! le malheur eſt bien fait pour rendre méfiant.

LA MONTAGNE.

Ah! parle-nous à cœur ouvert; les Français ne ſont plus ce que tu les as connus; ils ont briſé leurs fers, reconquis tous leurs droits, anéanti la tyrannie; ils ſont fiers, mais amis généreux; ils ſont guerriers, mais compatiſſans. Les préjugés & les chaînes qui courbaient nos têtes, ſont briſés. Explique-toi ſans crainte, raconte-moi ton infortune ſans détours. Il m'importe d'en ſavoir la cauſe: tu verras tout-à-l'heure comme l'Europe s'eſt fait juſtice de ceux qui opprimaient impunément leurs ſemblables.

JULIE.

Que dis-tu ? vous avez brisé vos fers, détruit la tyrannie ? n'auriez-vous plus de rois, de ministres pervers, de courtisans avides ?

LA MONTAGNE.

La hâche vengeresse des lois que le peuple s'est faites, a frappé toutes ces têtes coupables ; toutes ces sangsues de l'espèce humaine sont anéanties, & la France est libre.

JULIE.

Je te rends grace, ô Dieu ! d'avoir prolongé mon existence, puisque je vois s'accomplir le premier de mes vœux. Liberté sainte de ma patrie ! tu répands un baume consolant sur ma blessure. Ma fille ! la France est libre ! nos maux sont oubliés. Tu es Républicain, tu as des vertus, apprends la source de mes malheurs.... Je suis née à Paris d'un père & d'une mère honnêtes, que je perdis dès mon bas âge. A quinze ans on unit mon sort à un homme de bien qui était trop philosophe pour ne pas soupirer après un nouvel ordre de choses. Il occupait une place à la cour, je fus obligée d'y paraître. Les gens de bien devraient-ils jamais se montrer dans le séjour du crime ? On employa mon mari dans des opérations délicates ; on lui confia des secrets importans, je les savais tous ; on voulut me faire tremper dans un crime pour servir les passions éhontées de la femme du dernier de vos rois. J'eus le courage de refuser, je parus criminelle. Un prince impudique osa se déclarer épris de mes charmes, je le rejettai avec horreur. Mon mari voulut s'en plaindre, on l'arrache de mes bras pour le conduire à la bastille. Mes cris, mes plaintes ne fléchirent personne ; je me présentais tous les jours sur le passage de votre Frédégonde, que je croyais pouvoir attendrir sur mon sort ; elle vit mes pleurs sans pitié, insulta même à mon infortune. Je me jetai aux genoux de l'automate couronné qu'elle gouvernait ; prévenu contre moi par l'homme sans mœurs qui avait osé attenter à ma vertu, il ferma l'oreille à ma récrimination ; tous les ministres furent sourds, tous les bas valets du tyran sans entrail-

les : indignée de tant d'inhumanité, j'éclatai en reproches amers, je menaçai de publier, & d'apprendre au peuple les crimes de la cour dont j'étais instruite. Dépositaire de tant de titres qui auraient porté dans les esprits le jour de la conviction, ils furent effrayés de mon audace ; mais trop féroces pour rendre à mes vœux l'époux que je réclamais, les agens du tyran résolurent de m'enlever à mes foyers & de me transporter dans quelque isle sauvage, d'où ma voix ne pourrait être entendue, ni mes cris porter l'épouvante dans l'ame des peuples. Ils trouvèrent des agens pour les seconder, & des esclaves pour exécuter leurs projets. A minuit, les satellites du tyran m'arrachent de mon lit, & au nom de ce monstre, me portent dans une voiture qui me conduisit à Brest, où un capitaine féroce me fit jeter à bord d'un navire, qui dès le lendemain cingla vers ces parages, où, après une traversée longue & souvent périlleuse, on me vomit sur ce rivage comme un être pestiféré, avec quelques haillons que le temps a réduit en lambeaux. Je n'aurais pas survécu à tant de barbarie ; mais je portais dans mon sein le fruit sacré de l'hymen le plus tendre. L'espoir d'être bientôt mère ranima mes forces : je parcourus cette isle aride & déserte, j'y trouvai une seule hûte de Sauvages que mon aspect effraya d'abord, mais qui bientôt comprirent que j'étais un être faible qui réclamait leurs secours ; ils furent touchés de mes larmes, les courtisans de verfailles ne l'avaient pas été : ils m'ont rendu des soins qu'une ame comme la mienne ne peut pas oublier. Ma fille naquit, ils m'aidèrent à supporter les maux d'une mère, & à remplir les devoirs les plus sacrés de la nature.

LA MONTAGNE.

Etre intéressant ! ô vertueuse mère ! tu es bien vengée. Ecoute notre histoire : la cour dont tu es la victime, par ses déprédations cumulées, ayant épuisé ses ressources, convoqua enfin les Représentans du peuple Français pour en trouver de nouvelles ; mais le despotisme fut trompé dans son attente ; on détruisit la noblesse, cette lèpre corrosive qui desséchait le corps politique ; on s'empara des biens du clergé, on anéantit les privilèges, mais on eut la faiblesse de garder un roi : cet homme

faux sanctionna toutes les lois nouvelles, jura vingt fois de les maintenir ; & quand le peuple Français, confiant en ses sermens, attendait avec sécurité les heureux effets de tant de réformes, le tyran vendait sa patrie aux despotes de l'Europe, coalisés pour combattre la Liberté ; il se parjurait avec impudeur, & soudoyait des deniers du pauvre les émigrés coupables qui colportaient leur nullité & leur haine empestée de cour en cour, & d'états en états. Le peuple apprend enfin ce comble de perfidies, & se lève en armes pour demander vengeance au tyran. L'aristocratie frémit dans son antre. Les cris des Sans-culottes retentirent dans le palais où l'on préparait des chaînes aux Patriotes. En vain les adulateurs de la royauté se réunirent pour résister à nos piques, nous prîmes d'assaut les Tuileries comme nous avions renversé la bastille. L'ogre royal fut enchaîné, & la France envoya de nouveaux pouvoirs, & rassembla de nouveaux Mandataires, qui punirent de mort le despote qui pesait encore sur le sol de la Liberté. Dès-lors la France a été une République effrayante pour tous les oppresseurs & corrupteurs des peuples. En vain des hypocrites en liberté ont tenté d'en ébranler les bases, elles posent sur la vertu, elles sont inexpugnables. L'aristocratie vaincue, l'oligarchie & le fédéralisme lui succédèrent ; mais la Montagne, où siègent les Amphictions incorruptibles de ma patrie, a pulvérisé tous ces reptiles venimeux, qui n'ayant point la force de gravir le roc de la Sagesse, cherchèrent à refroidir les apôtres de l'Egalité. Plusieurs d'entre eux ont payé de leur tête leurs manœuvres coupables ; les autres, voués au mépris de tous les peuples, traînent leur vie errante jusqu'au moment où ils recevront le salaire de leur crime, & qu'il n'y aura plus de nuage qui ternisse l'image de la Liberté.

JULIE.

Les français sont donc devenus des hommes, & la raison a vaincu l'hydre des préjugés ?

FRAN-CŒUR.

Les autres peuples ont suivi leur exemple, & la Liberté luit pour l'Europe entière. Chaque Nation qui

vivait sous des rois, a lu avec enthousiasme, & accepté avec transport la constitution sainte que vous avez le bonheur d'avoir. On a convoqué une diète générale sur le Pas-de-Calais ; tous les habirans du Nord & du Midi ont délégué leurs pouvoirs à des Mandataires zélés pour le bonheur des peuples, qui ont, à l'unanimité, voté la destruction des rois, & érigé leur pays en République. La France n'a la gloire que d'être notre aînée. On ne voulut pas faire tomber sous la hâche des peuples la tête de tous les tyrans qui nous opprimaient, ce supplice eût été trop doux pour leur crime ; ils sont condamnés à être relégués dans un désert, où, abandonnés de l'Europe entière, ils frémiront des maux qu'ils causèrent, & traîneront dans l'ignominie les restes d'une vie qu'ils ne reçurent que pour le malheur de l'humanité. Au même jour, à la même heure, les différens vaisseaux chargés de cette déportation royale, cinglèrent de Calais pour les terres australes, & nous cherchons un désert où nous puissions débarquer ce dépôt pestilentiel & dédaigné de tous les hommes qui ont reconquis leurs droits & rétabli l'Egalité.

LA MONTAGNE.

Ce désert est-il propre à recevoir ces têtes couronnées & coupables condamnées à la déportation ? les Sauvages n'y sont-ils point assez nombreux pour être corrompus par ces mangeurs d'hommes qui se plieront aux circonstances comme des reptiles, & oseraient peut-être encore, malgré leur avilissement mérité, concevoir des espérances coupables & contraires au bonheur du genre humain.

JULIE.

Il n'y a qu'une famille de Sauvages dans cette enceinte, que le défaut d'industrie empêchera de s'y perpétuer ; transportez-les en Europe, ils sont dignes de respirer l'air de la liberté, ils sont humains, compatissans & braves ; ils me l'ont prouvé. Mettez à leur place les tigres dont vous désirez vous défaire, & le volcan que vous voyez, dont ils ne pourront calculer ni prévoir l'éruption, aura bientôt englouti ces fléaux de l'espèce humaine.

SCENE

SCENE VI.

LES MEMES, ZORA, & quelques Sauvages.

ZORA.

AMITIÉ, Julie, & salut à qui t'entoure. C'est aujourd'hui que ton sein mit au jour ton Emile, quelque temps après ton arrivée dans cette isle. Nous venons en réjouissance t'apporter quelques peaux pour te garantir des brouillards du matin, & quelques fruits pour faire diversion au poisson desséché dont tu te nourris.

JULIE.

Pour elle, bon Zora, tu es toujours le même. Tant qu'Emile n'eut pas la force de recueillir pour ses besoins, votre empressement, mes amis, suppléa à mon insuffisance; mais aujourd'hui, c'est abuser de vos momens, gardez pour vous le fruit de vos travaux, & laissez-nous le soin de pourvoir à notre nécessaire.

EMILE.

Ma mère, acceptons les offres de Zora pour les partager avec ces bons Européens que tu parais tant aimer: je reçois tout ce que tu m'offres, ami à moi, & tu me loueras de l'usage que j'en vais faire. Prends, bon Français, prends ce qu'on vient m'apporter. Les présens de nos bons amis sont simples comme leurs cœurs, ne les afflige pas en nous refusant.

LA MONTAGNE.

Intéressant enfant, je reçois les dons de tes amis, & les tiens, & pour reconnaître tes bons offices, je veux te ramener dans les lieux où ta mère naquit. Venez-y toutes deux recevoir la palme civique que les persécutions que vous avez éprouvées vous ont doublement mérité. Fran-Cœur, vas dire au capitaine de débarquer sa cargaison; qu'il est auprès de ce volcan un réduit propre à la recevoir. (*Fran-Cœur sort.*)

SCENE VII.

LES MEMES, excepté FRAN-CŒUR.

EMILE.

TU veux m'emmener ſans Zora ; tu veux que je quitte le compagnon des jeux de mon enfance dans cette iſle ſauvage, que j'abandonne ſon père, à qui ma mère doit peut-être la vie ; tu veux que je délaiſſe des cœurs qui ſont bons, pour aller nous réunir à des hommes, que ceux à qui je dois le jour ont trouvé ſi méchans.

ZORA.

Emile, pars ſi tu veux, avec cet étranger & ta mère. Je n'ai pas le droit de te faire des lois, mais j'ai celui de te ſuivre dans ma pirogue, dûſſes-tu aller au bout du monde. Aurais-je encore la faculté de vivre dans des lieux que tu n'habiterais plus.

LA MONTAGNE.

Brave Zora, tu chéris Emile.

ZORA.

Comment ne pas l'aimer ? je dois tout à ſa mère, elle m'a appris ton langage, elle a rectifié mon jugement ſur tout, m'a élevé au-deſſus de mon être, a porté mon cœur à chérir mes ſemblables, à ſoulager mes frères, je ne l'aimerai pas ! penſes-tu qu'un Sauvage ſoit ſans entrailles ? & parce que je n'ai pas connu l'Europe, que je ſuis ſans humanité ?

LA MONTAGNE.

L'Europe, mon ami ! qu'y aurais-tu appris ? tu y aurais vu par-tout triompher le crime. Ce n'eſt que d'aujourd'hui qu'il eſt terraſſé. Te ſens-tu fait pour la liberté ?

ZORA.

Français, ce doute m'injurie. Je mourrai comme je naquis, auſſi libre que l'air qui raréfie le ſommet de la montagne.

LA MONTAGNE.

Jureras-tu de défendre nos lois ?

ZORA.

Oui, tant que vous les ferez vous-mêmes.

LA MONTAGNE.

Feras-tu la guerre aux tyrans s'il en reparaiſſait encore ?

ZORA.

Julie & ſa fille m'apprirent à les haïr, juge ſi je ſaurai les combattre.

LA MONTAGNE.

Viens, brave Zora, viens recevoir en France l'accolade & le bonnet des Sans-Culottes.

ZORA.

Les Sans-culottes, qui ſont-ils ?

LA MONTAGNE.

Les amis de l'Egalité, la terreur des tyrans, le fléau des pervers, les apôtres de la raiſon, & les vengeurs de l'humanité.

ZORA.

Voilà les Sans-culottes ! enrôlez-moi ſous leurs drapeaux ; c'eſt avec eux que je veux vivre.

LA MONTAGNE.

Tes camarades & toi, me ſuivrez. Julie & ſa fille vous inſtruiront dans la traverſée de nos mœurs & de nos uſages. Ne laiſſons dans ce déſert que les rois dont l'Europe entière s'eſt enfin déblayée, & que nous allons débarquer ſur ces bords. Emportez tout ce qui pourrait

vous être utile ; je vais accélérer la marche de la caravane royale que l'on vous amène ; Zora, sois le témoin du traitement que les Sans-culottes savent faire éprouver à ceux qu'on nommait rois ; & jouis un moment de leur consternation. N'ouvres point ton cœur à la pitié, les tyrans n'en méritent aucune. Je vais instruire le brave Réman qui commande la flotte, du nombre des passagers que je lui prépare.

JULIE.

Réman, dis-tu ! quel nom a frappé mon oreille ?

LA MONTAGNE.

Le nom d'un brave Républicain, qui est général de la flotte qui mouille dans ces parages.

JULIE.

Dieux ! serait-il possible ! son âge ? son pays, ses traits ?

LA MONTAGNE.

Cinquante ans à peu-près peuvent marquer son âge ; son pays est Paris. Il est plus grand que moi, ses traits respirent la candeur. Il a eu l'honneur d'être embastillé dix années par le dernier tyran. Il a fait la guerre avec courage, & nous l'avons cru digne de nous commander.

JULIE.

Ma fille ! ô mon Emile ! le ciel te rend ton père. Français, conduis mes pas, ne perdons pas de temps. L'incertitude où je suis est affreuse. Partons, volons sur le rivage : Zora, nous reviendrons ; reste avec ces Européens : attends ici notre retour. O mon Emile ! accompagne ta mère.

(Julie, sa fille & la Montagne sortent.)

SCENE VIII.

ZORA, LES SAUVAGES & plusieurs soldats Européens.

ZORA.

SI ce que Julie prévoit, lui arrive, je n'aurai de vœux

à former que pour que le ciel accélère notre retour dans sa patrie. O mes amis ! quittons sans regret un désert stérile où nous ne laissons aucun objet de nos affections, pour aller habiter le climat fertile dont on me parle depuis ma naissance, où nous verrons la jeune Emile sourire à ceux qui lui sont chers, & ne jamais oublier que Zora & ses amis l'aidèrent quelquefois dans son enfance. Célébrons l'arrivée des Français dans notre isle, & témoignons à ces étrangers compatissans & généreux que nous n'oublierons jamais le moment où nous les connûmes pour nos amis & nos frères.

Ballet de Sauvages.

SCENE IX.

ZORA, LES SAUVAGES, les Soldats Européens.

Les rois couronnés & enchaînés, conduits par des Soldats.

RICOR, Maître d'équipage.

RICOR.

VOici la horde royale qui débarque, & je viens ici pour désigner ces personnages aux habitans de ce désert, afin qu'ils ne se méprennent pas sur leurs caractères. Le premier est le grand maître de Malthe, qui en voulant donner le coup de pied de l'âne à la France, s'est montré si petit dans la guerre qu'elle a soutenu contre l'Europe..

LE GRAND MAITRE.

Je suis fait pour guerroyer contre les infidelles ; ce n'est que contre le Croissant que je devais avoir affaire, pourquoi me traitez-vous en roi ?

RICOR.

Parce que tu vaux encore moins qu'eux.... Voici le don-quichotte des rois, le gros Guillame de Brandebourg,

qui, par goût pour le vin de Champagne qui croît en France, eſt venu faire périr vingt mille de ſes ſujets dans les plaines de cette contrée, pour conquérir du vin mouſſeux.

LE ROI DE PRUSSE.

Ah ! ſi je n'avais pas dépenſé comme un ſot tous les tréſors du grand Fréderic, & perdu cent mille bons ſoldats qu'il avait dreſſé, en faiſant la guerre aux Sans-culottes, je pourrais tranquillement embaſtiller à Spandaw tout ce que je voudrais, & faire trancher la tête à tous ceux qui ne me regarderaient pas comme le plus grand de tous les rois. Que je m'en veux d'avoir été bête !

RICOR.

Tu as cela de commun avec à peu-près tous ceux qui étaient coëffés comme toi.... Voici l'Empereur d'Allemagne, qui a été ſi long-temps bouffi de colère contre les jacobins, a qui il voulait faire la guerre avec l'épée de Charlemagne ; mais l'aigle des céſars a tremblé devant le bonnet rouge. Il emporte avec lui dans ce déſert la malédiction de tous les peuples, parce qu'il eſt le premier qui ait oſé combattre les conquérans de la liberté.

L'EMPEREUR.

Voyez ſi je n'avais pas raiſon ; puiſque j'ai perdu mon empire, mon titre de roi des Romains, mes chambellans, mon majordôme, & mon cuiſinier ; que je n'ai pas de pain, & que j'ai bon appetit.

RICOR.

Tu te trouves au point où tu voulais nous réduire ; tu brouteras pour ſubſiſter, c'eſt tout ce que mérite un tyran, qui a eu la férocité de porter la guerre chez un peuple qui briſait ſes fers... Voici le roi Georges, qui a ſouffert que la banque de St.-James fît banqueroute pour avoir fait répandre en France, avec profuſion, les guinées qui devaient diviſer les patriotes.

LE ROI D'ANGLETERRE.

St... St... Je n'étais pas dans le ſecret ; Pitt ne m'avait pas tout dit... C'eſt une affaire finie, n'y penſons plus.

RICOR.

Place à l'Andalou qui commandait à Madrid & au Mexique, qui n'avait pas plus de génie qu'il n'en fallait pour être roi, que le grand inquisiteur accompagne, pour faire brûler vifs tous ceux qui n'iront pas à confesse, & ne diront pas le chapelet.

LE ROI D'ESPAGNE.

Meâ culpâ, meâ culpâ : j'ai tout perdu pour avoir consulté mon confesseur. Je devais laisser les puissances se battre, me contenter de réciter les oraisons de Ste-Brigitte, & faire chanter *Domine salvum fac regem* dans les 78 mille communautés religieuses de mes états, & faire un pélérinage à St. Jacques de Compostelle.

RICOR.

Voici la perle de la bande couronnée, madame Catau la dégourdie, qui tremousse sa vieille carcasse comme si elle n'avait que vingt ans, qui sut faire étrangler un mari qui l'ennuyait, comme les seigneurs de sa cour faisaient distribuer des coups de bâtons aux payſans qui les servaient... Arrêtez donc, madame l'enjambée. Tudieu ! comme vous arpentez le terrain.... Vous avez l'air de vouloir vous sauver.... Est-ce que vous auriez peur ?

CATHERINE.

Tu me prends pour une autre, insolent ! les Sans-culottes ne m'ont jamais fait peur. J'ai toujours méprisé ce petit roi de Pologne, que j'ai fait mon valet de chambre pour porter mon éventail, mon vinaigre & ma boîte à mouches, parce qu'il ne l'était pas ; mais j'ai su m'accommoder aux circonstances ; buvons un coup d'eau de vie ensemble, tu verras que toute impératrice que je suis, je suis capable de me populariser quand il faut.

RICOR.

Réveille les ames engourdies des rois qui t'entourent, c'est là le seul lot qui te reste, pour avoir menacé la France de lâcher contre elle les esclaves de Sibérie, & soudoyé des deniers de tes sujets les pigmées liberticides qui te demandaient l'aumône.

CATHERINE.

Tu me parles comme un porte-fais, en vérité ; mais tu ne me traites pas de même. Ah ! si je n'avais pas un reste de pudeur, je te répondrais vertement, & je ferais chanter la *cataquoa* à tous les matelots de l'équipage.

RICOR.

Voilà le roi de Chypre & de Jérusalem, ou plutôt le roi des sardines, qui pleure tous les jours sa formidable marine, qui consistait en un petit cutter & deux chaloupes ; celui du Portugal qui dit son rosaire comme le roi d'Espagne ; le Stathouder de Hollande qui voulait renfermer la liberté des treize provinces dans un baril, & le roi de Naples qui croit à la résurrection des rois, comme aux miracles de St. Janvier.

LE ROI DE NAPLES.

En vérité, je n'ai presque rien fait. J'ai cédé aux sollicitations de mes confreres ; il a bien fallu prendre l'esprit du corps.

RICOR.

Eh bien ! que regrettes-tu ? Lazaron héhonté, au lieu du Vésuve, tu auras cette montagne pour habitation ; tu n'auras que changé de volcan... Voici la pièce curieuse, le pape Pie envers les brigands, impie envers l'humanité. Princes, qui le croyez infaillibles, & qui ne vous repentez pas de vos crimes, parce qu'il vous absoudra, réjouissez-vous d'avoir un directeur aussi complaisant pour vos consciences.

LE PAPE.

A genoux, schismatiques & chrétiens, pour que je vous bénisse. Je ne suis enchaîné que parce que je ne sus pas excommunier la France quand elle refusa de payer les annates au Saint Père, & s'empara d'Avignon sans coup férir. Je jure par St. Paul mon prédécesseur, à ce qu'on dit, d'assommer à coups de goupillon le premier qui osera dire que St. Pierre en gardant les grosses clefs du paradis, ne m'en a pas confié le passe-par-tout.

ZORA.

Plus je les examine, plus je me confirme dans l'opinion que j'avais conçu d'eux, & dans la juste idée du mépris qu'ils vous avaient inspiré. Pour me distraire de ces objets dont l'aspect me fatigue, je vais au-devant d'Emile & de sa mère; demeure avec tes rois, si tu veux; ces mascarades me déplaisent. (*Il sort.*)

SCENE X.

LES MEMES, excepté ZORA.

LE ROI DE PRUSSE.

ON peut bien enchaîner les rois quand on est les plus forts; mais au moins, on ne les fait pas mourir de faim.

CATHERINE.

Cela est vrai, je suis à jeûn, & cela ne vaut rien pour une femme de bon appetit.

LE PAPE.

On nous traite en vérité, comme un jour de vigile; on voit bien que ces gens-là ne connaissent pas le calendrier.

LE ROI DE SARDAIGNE.

Moi qui faisais fi des fésans de mes forêts, je dévorerais aujourd'hui les marmottes du Mont-cénis sans répugnance.

RICOR.

Voilà de quoi calmer vos estomacs royaux, qui sont devenus sobres par nécessité. Une sardine pour le Saint-Père, qui doit aimer le maigre, car il nous y invitait souvent; un navet pour l'Impératrice, quelques pommes de terre pour le Stathouder, un morceau de biscuit pour chacun des autres; il est une source pure auprès de ce

rocher qui vous tiendra lieu d'eau de vie. Allez vous repaître un instant, en attendant l'arrivée du capitaine qui va venir vous dire adieu.

Il sort avec les Soldats & les Sauvages.

SCENE XI.

TOUS LES ROIS.

L'IMPERATRICE CATHERINE.

Comme il est brutal ce vilain marinier; cela ne m'étonne pas, c'est un de ceux du 10 août.... As-tu avalé ton goujon, Saint-Père ? ma portion à moi était si petite, qu'en vérité je n'en ai fait qu'une bouchée.

LE PAPE.

C'est que vous avez un avaloir où les gros morceaux passent aisément.

CATHERINE.

C'est ce gros Guillaume qui a la plus grosse part. Tu as toujours voulu avoir plus que tu ne méritais; encore si tu étais bon à quelque chose; mais quand on est d'une nullité reconnue, on n'a pas besoin de manger pour autrui.

LE ROI DE PRUSSE.

Madame la Sibérienne, nous ne sommes pas ici en Pologne, où vous persuadiez à vos généraux que vous aviez des charmes, contentez-vous de votre Stanislas que vous avez réduit à zéro. Descendue de dessus vos échasses, nous vous voyons de trop près pour ne pas savoir ce que vous valez.

CATHERINE.

Insolent ! voilà comme je réponds aux injures. (*Elle donne un soufflet au roi de Prusse.*)

LE ROI DE PRUSSE *lui rendant un coup de pied au cul.*

Sémiramis impudique, reſpecte ma face royale. (*Ils ſe battent à coups de ſceptre.*)

LE PAPE.

Taiſez-vous, ou je vous excommunie....mais ils ſont ſchiſmatiques. (*A l'Empereur.*) Roi des Romains, interpoſe ton autorité entre ces deux puiſſances, je te ferai baiſer ma pantoufle.

CATHERINE.

Ta pantoufle ! impudent rénégat ! viens avec moi chanter un oremus. (*Elle lui donne un coup de poing.*)

(*Tous les rois veulent ſéparer ceux qui ſe battent, & ils ſe battent entr'eux dans le plus grand déſordre.*)

SCENE XII.

LES MÊMES, FRAN-CŒUR, (*qui arrive d'un côté avec pluſieurs ſoldats.*) & RICOR, (*de l'autre avec les Sauvages.*)

FRAN-CŒUR.

QUEL vacarme !... Quel bruit fait donc ici cette pétaudière royale ?

RICOR.

C'eſt Madame l'Impératrice qui en prendrait ſur l'autel, & qui après avoir houſpillé tous les rois, voulait faire danſer la carmagnole au Saint Père.

FRAN-CŒUR.

Le capitaine va les mettre à la raiſon ; il ne vient ici que pour un moment, & nous repartons. Il eſt au comble du bonheur. Cette femme intéreſſante que nous

avons trouvé dans cette isle, est la sienne, & la jeune Emile est sa fille; tous les Sauvages de cette contrée nous suivront; nous étions chargés de mauvaise marchandise, & nous en acquérons de bonne: nous avons apporté ici les crimes, nous n'en rapportons que des vertus.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JULIE, EMILE, REMAN, & suite de l'équipage, ZORA.

REMAN.

OUI, mon Emile, oui, ma Julie, aux embrassemens de qui je ne pourrais m'arracher qu'avec la vie; oui, un dieu bienfaisant m'a inspiré, quand j'ai accepté la mission de conduire le rebut de l'Europe en ce coin du monde, où des monstres avaient relégué ma famille; oui, ma fille, oui, j'emmenerai Zora & les siens, le vent est favorable, rejoignons nos chaloupes. Hâtons-nous de nous séparer de ces animaux immondes dont cette isle va être infectée.

L'EMPEREUR.

Reprenez-moi pour mousse.

LE ROI DE PRUSSE.

Moi, pour chef de cuisine.

LE PAPE.

Moi, pour aumônier.

CATHERINE.

Et moi pour vivandière.

REMAN.

Téméraires! qu'osez-vous demander? L'Europe a eu le courage de se délivrer des tyrans qui la dévastaient,

& vous demandez à y reparaître ? Scélérats couronnés ! restez dans ce désert, où la haine que vous a vouée la nature humaine, vous consigne. Ne cherchez pas à souiller de votre aspect impur la société des hommes libres. Tous les Républicains ont les rois en horreur : ce repaire est l'asile qui vous est réservé. Oubliez ici vos grandeurs, vos dignités futiles, vos exigeances & vos crimes. Subissez sans vous plaindre le joug que la nécessité vous impose, pour vous punir d'avoir opprimé vos égaux : & toi, évêque de Rome, prêtre menteur, qui servis de premier échelon au royalisme sans pudeur, qui foulas aux pieds tous les droits des peuples que tu égaras avec connaissance de cause ; ronges ton frein sans murmurer ; tu ouvris le chemin à toutes les perfidies, savoure la ciguë amère dont tu abreuvas tes semblables. Race abjecte, vos trônes vermoulus sont détruits ; l'on ne vous inflige aujourd'hui que la peine qui vous est due. Rampez dans la poussière dont vous nous couvrîtes pendant tant de siècles. Imprimez sur vos fronts coupables la réprobation de tous les peuples, & baissez les yeux devant les Apôtres de la Liberté.

(*Coup de tonnerre.*)

ZORA.

Le tonnerre gronde, le souterrain gémit ; l'éruption est prochaine. Européens, gravissez cette monticule pour vous mettre à l'abri du volcan.

(*Les Européens montent sur un rocher.*)

SCENE XIV.

LA DÉESSE DE LA RAISON, & les précédens.

(*Le tonnerre gronde, la Raison paraît sur un nuage avec son flambeau. Les Européens sont sur une monticule en face du volcan ; les Rois sur le devant de la Scène.*)

LA RAISON.

FRANÇAIS, Européens, dont le mâle courage ;

Exercé dans la nuit des temps ;
Briſe le joug de l'eſclavage,
Et de l'Europe ici, raſſemble les Tyrans ;
La Sageſſe éternelle en tous lieux vous ſeconde ;
Croyez-en la Raiſon, qui ne trompa jamais ;
Pourſuivez vos vaſtes projets,
Et détruiſez les Rois, pour le bonheur du monde.

Et vous qu'on voit réduits à leur valeur,
Monarques ſans états, & Prêtres ſans pudeur,
A qui l'Europe enfin, vient de rendre juſtice,
De crime en crime encor on vous verrait courir ;
Vous marchez ſur un précipice,
Qu'il eſt temps de faire entrouvrir.
De ce terrible arrêt le ciel eſt le complice ;
Ce volcan va vous engloutir.
Ce jugement n'eſt point ſévère,
Il eſt juſte, il eſt mérité.
Enfin, l'humanité s'éclaire,
Deſpotes, fléchiſſez devant la Liberté.

Le peuple trop long-tems a dévoré ſa rage ;
Il ſe relève enfin ; ſon triomphe eſt ſi beau,
Que la Raiſon qui le partage,
Allume ce volcan même de ſon flambeau.
Européens, partez, vous allez voir en poudre
Ces Tyrans qui faiſaient trembler tout à leur voix :
Le ciel pour les punir ſemble changer ſes lois.
Entendez-vous gronder la foudre ?
Volcan, lance tes feux, & dévore ces Rois.

(*Le tonnerre gronde, la Raiſon remonte au ciel, les Rois cherchent à ſe ſauver, ils ſont engloutis par le volcan, & les Européens diſent après l'exploſion* :)

Rendons grâces aux Dieux, il n'eſt plus de tyrans.

VIVE LA LIBERTÉ!